

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

1ère année, No. 4.—Samedi, 31 mai 1884.
Bureaux : 25, rue Saint-Gabriel, Montréal.

LE No. 5 CENTS.

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00.



Imprime par la Cie Lithographique Burland,

MADAME HON. J. R. THIBAudeau,
Presidente de la Kermesse.

LE MONDE ILLUSTRÉ.

Montréal, 31 Mai, 1884.

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu.—Une grande découverte, par J.-A.-N. Provencher.—Fantaisie, par Rémi Tremblay.—La Kermesse.—Un conseil.—Les ambitions de Faraude (*suite*), par Mlle Zénaïde Fleuriot.—La Place-d'Armes.—La chasse au tigre, par R. de Marcy.—La famille, par O. de M.—Une ville instantanée.—Pensées.—Primes du *Monde Illustré*.

GRAVURES : Madame hon. J.-R. Thibaudeau, présidente de la Kermesse.—La chasse au tigre dans le Bengale.—Gravure du feuilleton.

ENTRE-NOUS

La quinzaine qui vient de s'écouler restera célèbre dans le monde financier.

Que de ruines entassées en quelques jours ! Car c'est d'un immense désastre qu'il s'agit, et il est heureux que le contre-coup ne s'en soit pas fait sentir chez nous.

La première explosion a eu lieu à New-York. On annonça un matin qu'une banque importante venait de suspendre ses paiements, et comme cela arrive d'ordinaire quand un rouage de la machine financière se brise, une foule d'autres maisons se sont trouvées forcées d'arrêter leurs opérations.

Pendant plusieurs jours, le télégraphe informa le public que nombre de banques se trouvaient dans une position difficile.

Et puis suivit le cortège inévitable de révélations et de conséquences qui accompagnent les événements de ce genre.

Des caissiers qui prennent la fuite, des directeurs arrêtés, des milliers de familles ruinées, etc.

A Londres, où la Banque Nationale vient également de sombrer, on a constaté plus de vingt suicides.

* *

On veut devenir riche trop vite, et, pour arriver à ce résultat, on renonce au travail qui donne des bénéfices certains, on n'a pas le temps d'attendre vingt ans pour arriver à une honnête aisance, et on se lance dans les aventures.

Voyez X, dit-on, il portait des habits râpés il y a un an, il gagnait à peine de quoi ne pas mourir de faim, aujourd'hui il roule voiture, et les bals qu'il donne réunissent la fine fleur de nos familles.

Comment a-t-il fait fortune ? en jouant à la Bourse. D'autres ayant quelques fonds prêtent à la petite semaine.

Vous en connaissez de ces usuriers qui passent le front haut et ne se font aucun scrupule d'avouer qu'ils exercent ce métier infâme. Ils élèvent même leurs enfants avec cette idée fixe de l'adoration du dieu dollar.

C'était déjà vrai du temps de Boileau :

Veux-tu voir à ta voix tous les grands accourir ?
Dit un père à son fils dont le poil va fleurir,
Prends-moi le bon parti, laisse à tous tes livres ;
Cent francs au denier cinq combien font-ils ?—vingt livres.
C'est bien dit va, tu s'is tout ce qu'il faut savoir !

Et le fils, imitant le père, devient usurier à son tour.

Belle éducation !

* *

On nous a annoncé dernièrement que Mussen, ex-caissier de la cité de Montréal, avait été arrêté à New-York, et qu'il allait probablement être extradé et ramené ici.

Cet employé infidèle qui était parti, comme on le sait, il y a quelques mois en emportant quelques milliers de piastres appartenant au trésor municipal, se croyait parfaitement en sûreté aux Etats-Unis, mais il oubliait que la compagnie d'assurance de garantie, qui avait été obligée de rembourser la somme volée, veillait sur lui.

On commençait à s'habituer à voir de temps en temps un employé municipal lever le pied et s'en aller tranquillement de l'autre côté de la frontière, sans être recherché par les autorités, et cette arrestation exercera une influence salutaire.

Si un employé du gouvernement avait commis un

acte semblable à celui dont Mussen s'est rendu coupable, on aurait jeté les hauts cris, exigé enquêtes sur enquêtes, crié "au voleur !" d'un bout à l'autre de la province, mais quand il n'y a que les intérêts d'une ville en jeu, on s'en inquiète fort peu.

Et pourtant, le budget de la cité de Montréal est presque aussi important que celui de toute la province.

* *

L'anniversaire de la naissance de la Reine n'a pas été célébré cette année à sa date ordinaire, et quoique ce jour ait été observé comme fête légale, les cérémonies officielles ont été remises au 28 juin.

La Cour de Londres porte le deuil du duc d'Albany, décédé dernièrement.

La terrible faucheuse ne s'inquiète ni du rang ni de l'âge de ceux qui lui sont désignés comme devant lui servir de moisson, et tous, riches et pauvres, rois et sujets doivent lui payer leur dette à leur tour.

Le pauvre en sa cabane où le chaume le couvre
Est soumis à ses loix,
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend point nos rois.

* *

Après demain aura lieu l'inauguration du ou de la *Kermesse*, l'un et l'autre se disent.

Vous irez tous à cette vente de charité, organisée pour venir en aide à une de nos institutions les plus utiles, la plus indispensable peut-être, l'Hôpital Notre-Dame.

Vous irez tous, car vous le devez.

Vous dirai-je le bien qu'ont fait les directeurs et fondateurs de cette maison, oserai-je même arrêter votre attention sur les bénéfices que, non seulement la cité de Montréal, mais toute la province en ont retirés ?

Non, vous savez tout cela, et je suis certain que vous serez heureux d'aller Place-d'Armes acheter un bibelot quelconque, en songeant que ce que vous aurez dépensé profitera aux pauvres, aux malades.

Du reste, ce sera un bon placement et, comme le poète l'a dit :

Qui donne aux pauvres prête à Dieu !

* *

L'idée première de cette fête de charité est due à l'hon. sénateur J.-R. Thibaudeau, et à peine fût-elle émise que toutes les dames de la haute société de Montréal l'accueillirent avec enthousiasme.

Aussitôt, Canadiennes, Françaises, Irlandaises, Américaines, Ecossoises, Anglaises, etc., sans distinction de parti ou de religion, applaudirent des deux mains et résolurent de s'unir et de travailler à cette œuvre de bien.

Des tables seront donc tenues par des représentantes de toutes les nationalités.

Sous cette immense tente on parlera une foule de langues dont le terme culminant sera CHARITÉ.

La présidence de la Kermesse appartenait de droit à la plus digne et à la plus modeste, et madame Thibaudeau en est la présidente.

* *

Il se publiera sous cette tente un journal étrange, incroyable, impossible, un journal qui n'aura ni propriétaire, ni rédacteurs, ni typos, ni abonnés, ni mise de fonds, ni dettes !

Oui, vous lisez bien, rien de tout cela.

C'est une idée de mon ami Provencher, notre maître à tous.

Voici la chose :

Matériel : une presse autographique, presse Jacob ou autre du même genre, du papier, de l'encre, une plume.

Personnel : tout le monde, vous, votre voisin, votre vis-à-vis, votre belle-mère, votre créancier, enfin n'importe qui... ayant une idée.

On passe, on écrit vingt-cinq lignes, on signe et on tire votre prose à deux ou trois cents exemplaires que l'on vend cinq centins pièce.

On écrira dans tous les langues.

N'est-ce pas que l'idée est charmante !

Oh ! ce Provencher, il n'y avait que lui pour inventer ce *Kermesse Journal*.

* *

Les derniers glaçons ont été emportés par le fleuve. Adieu patin, adieu traîneaux, courses en raquettes et tous ces jeux et exercices d'hiver qui fortifient le corps, stimulent les nerfs et les muscles !

Cette adieu signifie repos et mollesse.

Je sais bien qu'il nous reste la crosse, le jeu de balle, etc., mais ces exercices sont des jeux de clubs, de cercles spéciaux, qui ne se réunissent qu'en de rares occasions.

Pendant ce temps là on s'endort, on se dit : Ah ! voici l'été, on va se reposer, il fait si chaud !

Eh bien ! ceci n'est pas juste, il ne faut pas s'endormir ainsi, il faut continuer l'entraînement si bien commencé, et pour cela il suffit de le diriger d'un autre côté, il est nécessaire de devenir fort et d'entretenir les muscles exercés durant l'hiver.

Mais comment ?

* *

Comment ?

En marchant, en courant, en sautant, en faisant du trapèze, en travaillant les anneaux, les barres horizontales, etc.

Mais surtout en marchant.

Marcher peu, puis davantage, ensuite marcher beaucoup, puis marcher encore tous les matins, tous les soirs, voilà le meilleur des exercices gymnastiques.

Tout le corps en profite : poumons, bras, jambes, sont en mouvement et bénéficient de la locomotion.

Voyez en France, depuis dix ans les sociétés de gymnastique ont fait des progrès incroyables. Pendant neuf mois de l'année, deux ou trois fois par semaine, on voit les beaux *gars* du village, ceinture au flancs et toque sur la tête, s'en aller gaiement après la journée de travail à deux ou trois lieues serrer la main à d'autres *copains* venus à leur rencontre.

Pourquoi ne pas organiser de sociétés semblables chez nous.

* *

Et puis, il y a mieux, la plupart de ces gymnastes sont le plus souvent des chanteurs, des orphéonistes.

Après avoir parcouru quelques lieues on s'arrête, bientôt on se groupe et au signal du chef, on entonne un chant patriotique qui remet du cœur au ventre.

La société sœur, qu'on est venu trouver et qui, elle aussi, a fait sa part du chemin, chante à son tour.

Ceci n'est pas un projet de rêveur, c'est une chose qui se passe tous les jours là-bas et on s'en trouve très bien.

* *

J'aime vous dire, chaque semaine, quelques mots du vieux monde.

Les huit jours qui viennent de s'écouler n'ont guère apporté de nouvelles à sensation.

Le nihilisme, le socialisme, le fénianisme et toutes ces vilaines choses qui se terminent en *isme* font toujours des progrès et la misère est grande partout.

Cependant, tout bien considéré, la France semble encore être le pays le plus heureux des contrées situées de l'autre côté de l'eau.

En Angleterre, en Allemagne et en Italie les grèves sont à l'ordre du jour plus que partout ailleurs. L'industrie est paralysée, les fabriques sont fermées, les patrons sont aux trois quarts ruinés et les ouvriers noient leur chagrin qui dans le gin, qui dans le *schnaps*, qui dans d'autres liquides enivrants.

Aux Etats-Unis, tout n'est pas rose non plus, et nous devons nous estimer heureux d'avoir échappé jusqu'à présent à toutes ces plaies.

* *

La maison Lovell prépare en ce moment le livre d'adresses de Montréal, *vulgo*, directory.

Un des employés s'arrête au no 7777, rue Chose.

—Ah ! tu es seul dans la maison. Ton père se nomme Murphy ?

—Oui.

—Son prénom, son nom de baptême ?

—Sais pas !

—Voyons, quand ta mère dit à ton père d'aller au marché, comment le nomme-t-elle ?

—Mon père ne va jamais au marché.

—Bon ! eh bien, quand ton père bûche son bois dans la cour et que ta mère désire lui parler, comment lui dit-elle cela ?

—Mon père ne bûche jamais de bois.

—Parfait ! mais enfin quand ta mère l'appelle elle dit quelque chose ?

—Oh ! elle dit : *viens icite, vieux muffle*.

Tête de l'employé !

LÉON LEDIEU.

UNE GRANDE DÉCOUVERTE

Dans le monde de la science, il est fort question d'une nouvelle découverte dont les résultats sont incalculables. Un médecin, qui doit être allemand ou hollandais, a trouvé le moyen de produire les rêves qu'il lui plaît, terribles comme le songe d'Athalie, ou enchanteurs comme les visions du haschisch : tout dépend de ce qu'on avale avant de s'endormir.

Il avait toujours été reconnu que, si l'estomac était trop chargé, ou si la digestion était empêchée, il en résultait une prédisposition aux cauchemars ; maintenant, ce n'est plus cela. La préparation scientifique destinée à révolutionner le monde se donne à toute petite dose : quelques gouttes seulement dans un verre d'une boisson quelconque, et le résultat est assuré.

Cette minuscule quantité contient, sous forme d'extrait, de décoction, de teinture ou d'essence, le principe même qui produit la vision désirée.

C'est le cas de dire que cela fait rêver.

Chaque substance produirait un résultat connu d'avance, et c'est là ce qui fait l'importance et le succès de cette trouvaille.

Ainsi, un alcaloïde extrait du homard a pour effet de vous faire croire que vous avez un gros allemand assis sur la poitrine ; une décoction de veau froid vous fait voir invariablement une pâle jeune fille avec de grands cheveux noirs.

Et ainsi de suite pour vingt-quatre substances différentes, dont le médecin en question a déjà découvert les propriétés.

On voit de suite les résultats extraordinaires, immenses, inouïs, d'une semblable découverte. C'est toute une révolution dans le monde social.

Vous avez un fils qui pousse le mépris de la décence et du respect de sa famille au point de vouloir devenir avocat ; vous lui administrez un extrait de bifteck de pension à dix piastres par mois, et toute la nuit il est en présence des troupeaux de vaches enrégées qu'il sera forcé de déchiqueter, s'il persiste dans son funeste projet. Le lendemain il demande à devenir épicier. Q. E. D.

Vous avez un concurrent dans les élections ; vous recueillez quelques gouttes des sueurs du peuple dont il a tant parlé durant la campagne électorale, vous les faites passer par la cornue classique, et vous lui en faites avaler un soupçon dans le verre de *night cap* ; il est immédiatement assiégé par les solliciteurs qui le tiraillent en tous sens en lui demandant une place de serre-frein sur l'Intercolonial. De suite il quitte la province, et l'heureux opposant n'est tenu qu'à un *walk over*.

Un rival mieux ficelé que vous, et portant une plus fine moustache, vous vole le cœur de celle que vous alliez cueillir en qualité de compagne de vos ans. Il est même en train de l'épouser : vite une teinture de feuille de vigne, et le malheureux n'a pas fermé l'œil qu'il commence à voir voler des nuages de comptes de modistes. Au lieu de persister dans son funeste projet, il va sans dire qu'il se jette immédiatement à l'eau.

Un patient qui cesse de l'être veut se venger de son médecin : il suffira de quelques gouttes d'essences de *plum pudding*, et le fils d'Esculape souffrira des tortures en rapport avec sa culpabilité, en jouissant de l'ingurgitation de pilules grosses comme un boulet de quatre-vingt-seize, qu'une armée de géants lui enfoncera dans la gorge avec des écouvillons qui ressemblent au mâ du *Great Eastern*.

Le médecin analyste continue ses travaux ; il a essayé d'opérer sur les sandwiches des buffets de chemin de fer ; jusqu'à présent l'eau régale n'a pas mordu, mais on pense qu'en la chauffant à la chaleur blanche on arrivera à dissoudre, au moins en partie, ce curieux métal. On s'attend alors à des résultats épouvantables.

Les premières expériences se feront sur des condamnés à mort.

J.-A.-N. PROVENCHER.

A bord d'un navire.

Un domestique à la maladresse de laisser tomber à la mer une timbale en argent.

Monsieur, dit-il à son maître, peut-on dire d'un objet—lorsqu'on sait où il est—qu'il est perdu ?

—Mais non, mon ami.

—Bien...alors vous n'avez pas à vous inquiéter de votre timbale, car je *sais* qu'elle est au fond de la mer.

FANTAISIE

" Les sots auront toujours et beau faire et beau dire
" Quand on n'a pas d'argent, c'est amusant d'écrire."
ALFRED DE MUSSET.

Lorsque, du haut du ciel, ta demeure dernière.
Illustre de Musset, tu tournes vers la terre
Un regard curieux, profond, compatissant,
Tu dois prendre en pitié plus d'un scribe impuissant.
Qui veut intéresser et qui n'a rien à dire,
Ce qui fait que sa prose est ennuyeuse à lire.
Pour le rimeur, tu dois te montrer indulgent ;
C'est surtout celui-là qui n'a jamais d'argent.
Or, je puis en juger : je n'ai ni sou ni maille,
J'écris souvent en prose et souvent je rimaille,
C'est pourquoi j'ose ici protester en disant :
Eh, bien ! non ; griffonner ce n'est pas amusant.
Je dis qu-, lorsqu'on a le diable dans sa bourse.
Une plume n'est pas la meilleure ressource
Pour l'en faire sortir. Et puis, s'il faut payer
Un compte, on aurait tort de vouloir s'égarer
En écrivant. De fait, pour solder des mémoires
C'est de l'argent qu'il faut et non pas des grimoires
Que le public ne peut tenir à déchiffrer
Et qu'on n'a jamais vu les banquiers encoffrer.

* *

J'écris, parcequ'il faut donner de la copie,
Mais j'aimerais autant jouer à la toupie,
Ou gouverner un peuple, ou brasser des millions,
Ou tenir la charrue et tracer des sillons ;
Car c'est, à mon avis, un travail plus utile
De cultiver du blé que d'écrire sans style.
Et je pourrais citer nombre d'illustres gueux
Qui trouvaient le métier ingrat et ennuyeux.

* *

Malgré tout, bien ou mal, il faudra que j'écrive.
Quel remède aujourd'hui faut-il que je prescrive ?
Quelles sont les erreurs que je dois signaler ?
Les travers, les abus dont je dois vous parler ?
Il n'en existe pas : tout s' range à merveille
La sainte charité règne ici ; chacun veille
A l'intérêt public. L'égoïsme n'est plus.
Le riche à l'indigent veut donner son surplus.
Le pauvre a du travail, il ne veut pas d'aumône ;
Son unique désir est de voir sur le trône
De France un nouveau roi descendant des Bourbons.
Du moins c'est ce qu'on dit. Les nôtres sont si bons
Qu'il faut les accuser de franc-maçonnerie
Et les calomnier. La grande loterie,
Qu'on a voulu lancer pour nos bons défricheurs,
A fort scandalisé certains vieux rabâcheurs.
Et nos hommes d'état, à leurs devoirs fidèles,
N'ont jamais négligé de poser en modèles...
Pour les peintres ; si bien que la postérité
Dira qu'ils ont toujours cherché la vérité.

* *

S'ils ne la trouvent pas, c'est que cette inconnue
Se cache dans un puits en petite tenue
On dit qu'en la voyant dans ce déshabillé
Plus d'un législateur se détourne, effrayé.
Comme il porte toujours sa robe d'innocence,
Ce costume léger lui semble une indécence.
Cet habit primitif est trop décolleté ;
Le tailleur qui l'a fait l'a bien trop écourté.
Cela n'a rien de faux, mais c'est un peu trop lesté
Pour ne pas offenser son regard trop modeste.
S'il pouvait la couvrir de quelques oripeaux,
Restes de la toison de quelques vils troupeaux !
Mais, il a beau blâmer ce peu de retenue,
La vérité persiste à rester toute nue.
Et, blottie en un coin de son puits ténébreux,
Ne se montre au mortel qu'en costume scabreux,
Effarouchant ainsi nos mœurs trop pudibondes.

* *

Donc, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.
Partout, sous le soleil, règne la probité ;
Le vice triomphant n'est jamais respecté ;
La vertu n'est jamais victime de l'intrigue ;
Jamais le courtisan ne se montre prodigue
De compliments flatteurs envers l'homme taré.

* *

J'avais écrit "coquin," mais je l'ai raturé :
Chez un peuple parfait, il ne faut, je suppose,
Que des écrits bénins, confits à l'eau de rose.
Si l'on veut éviter mille désagréments,
Il faut faire à chacun sa part de compliments,
Dire à chaque lecteur ce qu'il faut qu'on lui dise ;
Et ce qui plaît à l'un est une balourdise
Aux yeux de son voisin qui dira : " L'insensé
" Ignore que c'est moi qui dois être encensé.
" Puisque cet insolent complimente les autres,
" De quel droit serait-il admiré chez les nôtres ?
" Puisqu'il ose parler en termes obligeants
" De mes rivaux à moi, de ces vilaines gens
" Qui n'ont jamais voulu partager mes idées,
" Moi, je ne lirai plus ses strophes mal scandées."

* *

Ainsi, pour plaire à tous, il faut n'écrire rien ;
Il faut cacher le mal, il faut taire le bien.

Chacun voudrait vous voir blâmer tout ce qu'il blâme ;
Si vous écoutez Jean, Gros-Pierre vous diffâme ;
Si vous vous abstenez, vous les froissez tous deux,
Et pourtant, je l'ai dit, tout marche pour le mieux.
Ici rien à blâmer, ici rien à reprendre.
Haro sur l'écrivain qui voudrait entreprendre
De prouver qu'il existe encore des abus,
Et que de préjugés les nôtres sont imbus !
Celui là passerait pour une tête folle.

* *

L'individu pétri d'une cire bien molle
Qui permet aux puissants de le refaçonner
Pour le montrer aux gens que l'on veut rançonner,
Trouve parfois moyen de plaire à tout le monde ;
Pas à tous à la fois ; mais sa verve féconde
Pourra leur plaire à tous à tour de rôle ; enfin
C'est toujours celui-là qui paraît le plus fin.
Comme il a de l'argent il se tire d'affaire.

* *

De ce rusé matois, ici je n'ai que faire.
Dans ces conditions, écrire est amusant,
Peut-être, mais enfin, c'est peu moralisant.
Je n'en démordrai pas : Musset aura beau dire,
Quand on n'a pas d'argent, c'est ennuyeux d'écrire.

RÉMI TREMBLAY.

I.A. KERMESE

La charité s'ingénie tous les jours à trouver de nouvelles formes aux fêtes qu'elle donne au profit de ceux qui souffrent, et c'est ainsi que la vente de charité qui commence le 2 juin a lieu en plein air, sous une tente, et a été baptisée du nom de *Kermesse*.

Ce mot, qui désigne la fête du village dans la Flandre, a été appliqué depuis quelques années, en France, aux ventes de charité que nous nommons bazars, en Canada.

Sur notre première page se trouve le portrait de madame J.-R. Thibaudeau, organisatrice et présidente générale de la Kermesse, en costume d'ambulancière.

Ce costume, très simple, est celui qui convient aux dames patronnesses de l'hôpital ; il se compose de : robe noire unie, grand tablier blanc, fichu, manchette et bonnet blancs. Au bras gauche le brassard blanc avec la croix rouge.

Voici les noms des présidentes des différentes sections :

Présidente générale : Mme J.-R. Thibaudeau.
Section canadienne-française : Mmes Rottot et Levesque.

Française : Mmes de Gonzague et Schwob.

Anglaise : Mmes Wurtele et Fylee.

Américaine : Mmes Beaugrand et Barnard.

Irlandaise : Mmes McShane et Devins.

Rafratchissements : Mmes Guy et Fabre.

Fleurs : Mmes Geoffrion et A. Boyer.

Tobagie : Mmes A. Larocque et Lareau.

Tombola : Mmes Lacoste et Laramée

Lunch : Mme Grenier et Snowdon.

Comité de Régie : Mmes Rottot, Grenier, Devins et de Gonzague ; l'hon. M. Thibaudeau, le Dr. E.-P. Lachapelle, MM. G. Drolet, Généreux, Devins et O. McGarvey.

Comme on le voit, on ne fait aucune distinction de nationalité.

La charité n'a pas de patrie.

Succès à la Kermesse !

UN CONSEIL

La *République Illustrée* recommande un moyen très facile de savoir s'il existe du vert de gris ou d'autres sels de cuivre dans les aliments conservés : Certains cornichons ne doivent leur belle coloration qu'à la présence du tartrate de potasse et de cuivre ou de l'acétate de cuivre.

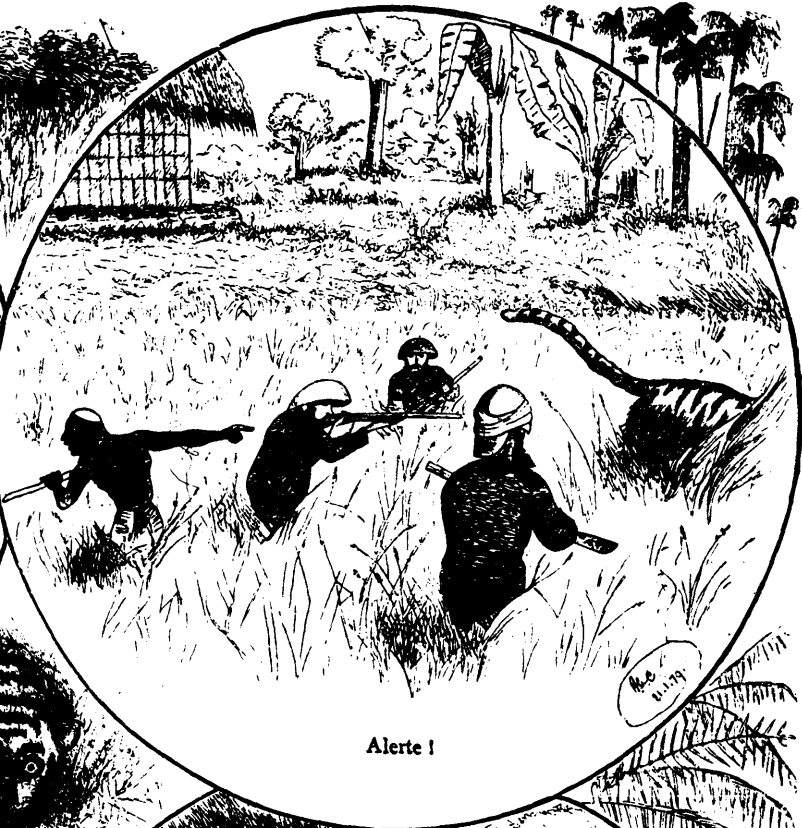
De là proviennent ordinairement des coliques et des vomissements. Pour reconnaître la présence des sels de cuivre dans les conserves, il suffit de plonger dans le bocal suspect un couteau dont la lame a été parfaitement nettoyée.

Au bout d'un certain temps, la lame prendra une couleur rouge due à un dépôt de cuivre.

Si la lame noircit seulement, les conserves sont sans danger, il ne s'est formé qu'un oxyde de fer.



Le départ.



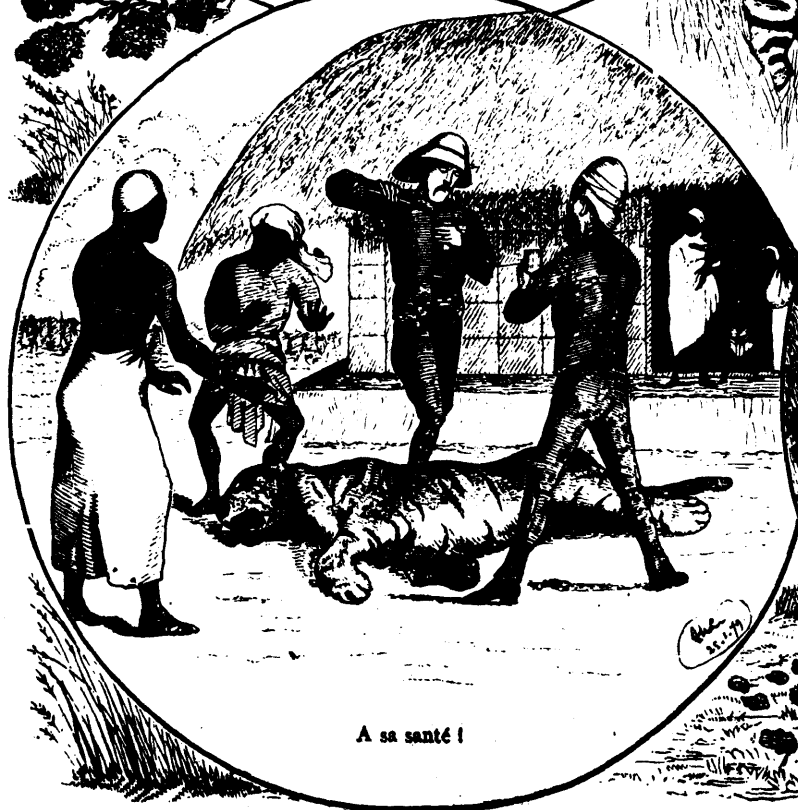
Alerte !



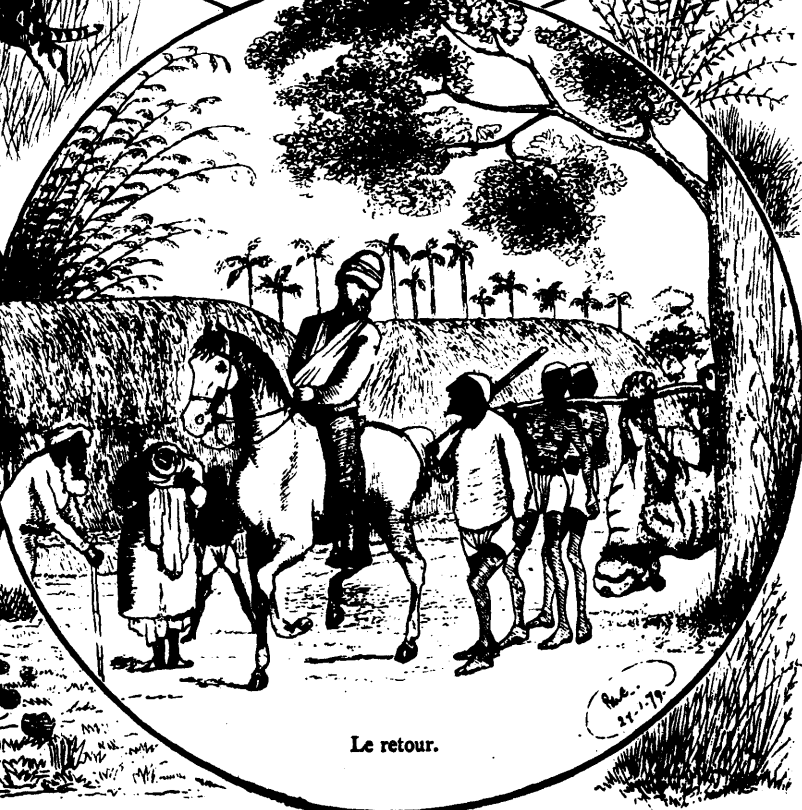
Où est il ?



Le rôle change.



A sa santé !



Le retour.

LA CHASSE AU TIGRE DANS LE BENGAL.

LES
AMBITIONS DE FARAUDE

PAR M^{lle} ZÉNAÏDE FLEURIOT

CHAPITRE VII

Le lendemain de la belle fête de Noël, tous les magasins de la rue du Rouet-d'Or se rouvraient joyeusement, et celui de la Quenouille ne fut pas le dernier à montrer aux passants ses lourdes pièces de drap enroulées et ses boutons en guirlande.

M. et Mme Ronan, assis à leur comptoir réciproque, attendaient paisiblement la pratique, toujours assez rare le lendemain d'une grande fête. Clémence allait et venait de la cuisine à la boutique, et aussi Faraude qui était occupée à laver à grande eau la devanture un peu souillée par la boue, rendue liquide par une pluie fine et glacée.

Tout paraissait en son état ordinaire dans la vieille boutique, mais qui eût connu intimement le caractère de nos humbles personnages eût bien vite deviné qu'un trouble profond s'était glissé entre leurs cœurs.

Les deux intéressés surtout n'avaient point désarmé, il s'en fallait bien.

M. Ronan se promenait derrière son comptoir, les bras derrière le dos, sans accorder la moindre attention à ce qui se passait dans la boutique ni dans la rue; Faraude traversait la boutique avec ses seaux pleins ou vides, sans regarder ni à droite ni à gauche, et travaillait avec une activité fébrile, sous laquelle une rage sourde se devinait.

La bonne Mme Ronan seule était à peu près la même. Cependant, de temps en temps, quand la cinquième aiguille de son tricot prenait le chemin de sa coiffe de tulle, elle jetait un coup d'œil vers son mari, un autre à Faraude et quelque chose comme une ombre passait aussi sur sa physionomie placide.

Les quelques clients qui se présentèrent ne déridèrent pas le marchand, et Mme Ronan ayant vu Faraude disparaître avec son grand panier de provisions se hasarda à détourner le nuage qu'elle voyait se former dans son intérieur d'où la paix n'était jamais longtemps bannie.

—Ronan, est-ce que tu penses vraiment que cette cuiller d'argent ne sera jamais retrouvée? Cela me ferait un grand chagrin aussi, car outre la perte, c'est notre couvert; mais enfin il ne faudrait pas se désoler avant de savoir si elle ne sera pas retrouvée.

—Madelon, ne parlons plus de cela, répondit M. Ronan, il en a été déjà trop parlé. Voilà une affaire qui tournera mal entre nous et Faraude.

—Mais aussi, Jean-Louis, tu as été un peu vif de lui donner à croire que tu accusais Mathurin.

—Ah! elle t'a conté cela?

—Oui, et s'il faut l'avouer, j'ai eu bien de la peine à la raisonner. Elle était prête à prendre la clef des champs, je ne l'ai jamais vue aussi démontée.

—Comment! elle avait l'idée de s'en aller?

—Elle était très montée. Puisque M. Ronan croit qu'il y a des voleurs dans ma famille, m'a-t-elle dit, il pourrait bien arriver à croire que je peux le voler aussi, et puisque voilà mon année qui finit dans quelques jours, autant vaut ne pas en commencer une autre.

M. Ronan donna un formidable coup de poing sur une pièce de drap qui se trouvait à sa portée, et sa figure débonnaire prit une expression que le marchand ne se serait jamais permise, mais que le maître savait prendre à l'occasion.

—Madelon, dit-il, voilà ce qui me fâche contre elle. Menacer de nous quitter pour ce morveux qui

ne lui sera qu'une honte et qu'un chagrin, c'est une ingratitude dont je ne la croyais pas capable.

—Elle nous est bien attachée, Ronan, tout ça doit être regardé comme paroles en l'air.

—Tu ne la connais pas, Madelon; comme les gens de la forêt, elle a la tête dure et l'honneur sauvage. Pour une simple supposition que j'ai faite, elle a pris tout de suite la mouche. C'est mauvais signe, et jusqu'à ce que ce petit garnement ne soit parti de St-Cornély, je ne serai pas sûr d'elle.

—La pauvre Marion ne peut cependant pas laisser ce garçon sur le pavé.

—Qu'elle le reconduise à son père. Je suis prêt à lui donner congé d'une semaine pour cela.

—Mais puisque le voilà dans les études et bien instruit.

—Instruit! Il ne sait rien du tout. M. le recteur l'a bien dit, il n'a que la paresse et le jeu, et bien pire, en tête.

—Pauvre Faraude, dit Mme Ronan, elle ne va plus savoir que faire de lui, et il lui coûtera gros à St-Cornély s'il y reste.

—C'est-à-dire qu'il va lui manger la laine sur le

gages, et que nous laisserions dépouiller par un vaurien!

—Pour un homme prudent, Ronan, je trouve que tu te mêles trop des affaires des autres. Tu me l'as souvent dit, entrer dans les querelles de famille c'est mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce pour se le faire écraser.

—Et je le dis encore, madame Ronan, mais cette pauvre Faraude n'a personne pour la conseiller, et c'est bien le moins que nous, ses maîtres, nous lui montrions le résultat de sa bêtise à l'endroit de son frère.

—Elle a son confesseur, Jean-Louis, personne ne peut mieux la conseiller.

—Oui, si elle lui racontait la chose dans sa vérité; mais on vous connaît, vous autres, femmes. Quand vous avez envie d'amener les gens à votre sentiment vous savez bien mettre le beurre du côté de votre pain. Ne m'avait-elle pas représenté à moi-même son frère comme un bon garçon, quasi comme un petit saint, qui n'avait de plaisir qu'à garnir de mousse les petits autels élevés à la sainte Vierge dans la forêt. Et M. le recteur du Courtil l'aurait-il accepté dans son presbytère si la pauvre Faraude ne lui avait fait le même portrait? Ce n'est pas aux prêtres à se méfier des bons cœurs. Mais il y a bien longtemps que ces messieurs savent à quoi s'en tenir, et vous avez entendu M. le recteur lui-même l'autre jour. Ah! si Faraude n'était pas la créature la plus entêtée de tout St-Cornély, il y a longtemps qu'elle aurait renvoyé son frère à ses sabots.

—Chut, Jean-Louis, dit Mme Ronan, qui regardait vaguement dans la rue, la voici.

C'était Faraude en effet, suivie de Mathurin. Elle entra la tête haute et déposant son panier sur le comptoir.

—M. Ronan, dit-elle gravement, voici Mathurin qui vient lui-même vous assurer qu'il n'a point volé votre argenterie.

M. Ronan regarda Mathurin en face, et le voyant baisser hypocritement les yeux et pâlir sous son regard.

—Qu'il ne vole jamais ni chez moi ni ailleurs, dit-il, d'un ton goguenard, c'est tout ce que je lui souhaite.

Faraude rougit d'indignation.

—C'est comme cela que vous nous recevez! dit-elle. Si vous étiez l'homme juste d'autrefois, vous seriez bien marri de vos soupçons, et vous feriez des excuses à ce pauvre frère que vous avez si vilainement accusé.

—Faraude, ce n'est pas dans la boutique qu'il faut venir faire des remontrances, dit pacifiquement Mme Ronan, le temps ne te manquera point pour cela. Voici des pratiques qui arrivent. Emmène plutôt Mathurin dans la cuisine et donne-lui à déjeuner s'il a faim.

—Mathurin vous remercie bien, madame, et moi aussi; mais il ne mettra point le pied dans votre cuisine avant que cette maudite cuiller soit retrouvée.

—Si tu pouvais oublier d'en parler, dit Mme Ronan, nous serions en chemin de retrouver la paix, mais elle te hante, et comme cela il vaut mieux arrêter toute conversation.

—Vous avez raison, madame; mais que voulez-vous, je ne peux avaler ça. Voulez-vous me permettre d'aller avec Mathurin jusqu'au Cheval-Blanc où il prend sa pension.

—Et qui est-ce qui la paie? demanda M. Ronan d'un ton bourru.

—Monsieur, elle est payée jusqu'à samedi prochain. Mathurin a de bons camarades qui ne l'ont point laissé dans la peine. Mais, comme de juste, ils ne peuvent pas toujours payer pour lui, et ce ne sera pas le collège qui le nourrira.

M. Ronan, qui marchait en tournant le dos à Faraude, se retourna vivement.



Tiens, vous voilà ensemble! dit-elle d'un ton de bonne humeur. (Voir page 30.)

dos, Madelon, et que, dans quelques années, elle ne sera pas plus avancée que lorsqu'elle est entrée à notre service, n'ayant pas deux paires de sabots.

—Enfin, Ronan, cela la regarde, la pauvre fille, et je ne comprends pas que tu te mettes en colère comme cela contre elle.

Un nouveau coup de poing lui répondit, et M. Ronan affirma qu'il n'était point du tout en colère; mais qu'il était sûr que sa cuiller d'argent avait été volée par Mathurin, et qu'il n'entendait pas que sa servante ne lui laissât pas son franc parler chez lui.

—Voilà une année qui finit mal pour la tranquillité de la maison, soupira Mme Ronan. Je n'ai jamais vu Faraude si montée et toi si mécontent. Le mieux serait de ne plus parler du tout, ni de la cuiller qui se retrouvera peut-être, ni de Mathurin qui ne nous regarde pas.

—Et c'est comme cela que tu t'intéresses à Faraude? dit M. Ronan. Voilà une fille qui nous a servis et Dieu sait avec quelle fidélité, à tout petits

dos, Madelon, et que, dans quelques années, elle ne sera pas plus avancée que lorsqu'elle est entrée à notre service, n'ayant pas deux paires de sabots.

—Enfin, Ronan, cela la regarde, la pauvre fille, et je ne comprends pas que tu te mettes en colère comme cela contre elle.

Un nouveau coup de poing lui répondit, et M. Ronan affirma qu'il n'était point du tout en colère; mais qu'il était sûr que sa cuiller d'argent avait été volée par Mathurin, et qu'il n'entendait pas que sa servante ne lui laissât pas son franc parler chez lui.

—Voilà une année qui finit mal pour la tranquillité de la maison, soupira Mme Ronan. Je n'ai jamais vu Faraude si montée et toi si mécontent. Le mieux serait de ne plus parler du tout, ni de la cuiller qui se retrouvera peut-être, ni de Mathurin qui ne nous regarde pas.

—Et c'est comme cela que tu t'intéresses à Faraude? dit M. Ronan. Voilà une fille qui nous a servis et Dieu sait avec quelle fidélité, à tout petits

—Le collège, dit-il, tu vas être assez folle pour le mettre au collège ?

—Et pourquoi pas, M. Ronan ? Mathurin est déjà avancé dans le chiffre et dans l'écriture autant et peut-être plus que vous ne l'étiez à son âge.

—A son âge ! répéta le marchand avec énergie, à son âge ! Perds-tu tout à fait la tête, Faraude. A son âge je portais, douze heures par jour, une lourde balle sur mes épaules, et je prenais des leçons d'écriture et de calcul une fois par semaine, les vêpres chantées. Et crois-tu que parce qu'il aura plus d'instruction que moi, il sera à mon âge ce que je suis ? Nenni, ma fille, nenni.

—Sais-tu ce qu'il lui faudrait dans sa balle à ce garçon ? De la franchise, du courage, de la conscience et du cœur.

—Et c'est de tout cela qu'il est pauvre. La pauvreté on s'en moque à seize ans, quand on sait manger gaiement du pain sec et boire de l'eau claire. Mais quand on veut jouer au monsieur, avoir bonne table, bon gîte et le reste sans travail, quoique né sur les copeaux d'une lutte de sabotier, on ne reste toute sa vie qu'un propre à rien et un gueux.

—Ronan, passe-moi l'aune, s'écria Mme Ronan d'un air alarmé, car voici Mlle Maurette qui veut son lacet mesuré à l'ancienne mode.

—Et toi Faraude, ajouta-t-elle plus bas en se penchant vers sa servante, va-t-en bien vite au Cheval-Blanc pour l'amour de Dieu ; je n'ai jamais vu Jean-Louis si rouge. Donne-moi ton panier, je vais le mettre sous mon comptoir. Va-t-en bien vite finir tes affaires et sans nous en parler du tout. Tu es libre, après tout, de faire à ta tête.

Sur cet avis amicalement donné, Faraude passa son panier à sa maîtresse qui le fit disparaître dessous le comptoir, et elle sortit avec Mathurin, tout étourdie par la bordée d'énergiques reproches lancés par son maître ; mais enferrée néanmoins dans ses résistances, grâce au soupçon malheureusement exprimé par le maître de la Quenouille. Comme toutes les personnes qui ont gardé intact et incorruptible le trésor des vertus qui font la dignité de la vie, la pauvre Faraude ne pouvait souffrir qu'on y touchât. Ayant sucé la probité avec le lait, elle n'admettait pas non plus qu'on élevât le plus léger soupçon sur celle des membres de sa famille, et le coup, qui venait d'un maître aimé et respecté, lui était d'autant plus sensible.

CHAPITRE VIII

En temps ordinaire, le motif de querelle qui s'était élevé entre Faraude et son maître, se serait peu à peu évanoui dans le traintrain des habitudes cordiales, et de part et d'autre on aurait oublié qu'un dissentiment avait pu s'élever entre M. Ronan et sa fidèle servante.

Mais en cette occasion il n'en fut pas ainsi. Faraude avait été blessée au vif de l'amour-propre, et la disparition de son argenterie entretenait un regret mêlé d'humeur chez M. Ronan.

Et puis Mathurin était là comme une pomme de discorde. Tous les jours sa sœur et lui se rencontraient soit au Cheval-Blanc, soit dans la cour de la Quenouille, et ces entretiens étaient, selon l'expression populaire, de l'huile jetée sur le feu.

La semaine se passa en cette alternative de paix et de trouble, de bonne et de mauvaise humeur, et l'on arriva au samedi, jour auquel avaient été remises des résolutions de la plus haute importance pour Mathurin. Ce jour-là, en effet, l'hôtesse du Cheval-Blanc devait déclarer son dernier prix et une amie de Faraude devait accepter ou refuser de donner un lit gratuitement à Mathurin, dans un petit grenier qui lui était inutile.

Malheureusement aussi ce jour-là, la bonne Mme Ronan fut convoquée chez une parente qu'une attaque d'apoplexie mettait à la mort, et elle partit de grand matin en recommandant à Faraude de la remplacer dans la boutique, si Clémence ne suffisait pas à la vente.

Comme ce jour-là aussi, Faraude attendait les réponses que Mathurin devait lui porter, elle resta dans sa cuisine, se contentant de recommander à Clémence de l'appeler si besoin était.

Or, cette manière de faire ne manqua pas d'indisposer le marchand, qui était bien aise de voir Faraude sur le tabouret de Mme Ronan en son absence, ou occupée à servir les pratiques, laissant seulement à Clémence le soin d'écrire la vente sur le registre vert.

Ce jour-là, elle ne vint même pas demander si

l'on avait besoin d'elle, et elle resta dans la cuisine, prêtant l'oreille afin d'entendre le coup que frappait Mathurin à la porte de la cour pour annoncer son arrivée.

De temps en temps elle consultait le cadran du coucou, et elle ne s'expliquait pas son retard. Il était bien convenu entre eux qu'il ne se montrerait pas aux yeux de M. Ronan, et elle voyait la matinée s'avancer.

Pendant qu'elle était là toute inquiète et tressaillant au moindre bruit, Mathurin, bien tranquillement installé sur un banc, de l'autre côté de cette porte, semblait attendre quelqu'un de son côté.

Il examinait la façade blanche de la maison neuve à plusieurs étages, construit tout contre la vieille maison de la Quenouille, et plusieurs fois il s'était mis à siffler d'une manière particulière, comme pour appeler quelqu'un.

Bientôt ce quelqu'un se présenta sous l'uniforme d'un lignard qui avait la plus honnête physionomie du monde.

Mathurin et lui échangèrent une poignée de mains, et Mathurin demanda :

—As-tu parlé de l'affaire à sœur Marion, Guillaume ?

—Non, répondit le soldat avec l'accent de Saint-Cornély ; mais je l'ai pourtant causé comme elle venait chercher de l'eau au puits.

—Mais pourquoi ne lui as-tu rien dit de la place ?

—Dame, tu sais, Mathurin, comment j'ai été reçu, le jour où je lui ai dit par aventure, qu'elle gagnerait de gros gages en servant chez les officiers ! Elle m'a tout simplement demandé pourquoi je me mêlais d'affaires qui ne me regardaient pas.

—Mais alors, elle était toute coiffée de son vieux marchand, tandis que maintenant il y a de la brouille entre eux. Tu me disais que tes maîtres allaient avoir besoin d'une cuisinière.

—C'est fait, elle est renvoyée, c'est la cinquième depuis que nous sommes à St-Cornély, et pour l'instant c'est l'autre ordonnance du colonel qui fait la popote.

—C'est justement ce que j'attendais. Propose la place à Marion, Guillaume, et aujourd'hui même.

—Propose-la lui toi-même. Je sais que madame la prendrait tout de suite, vu les bons renseignements que je lui ai donnés sur elle.

—Mais moi, je ne peux pas, dit aigrement Mathurin, elle croirait que je veux la mener par le bout du nez. Et pourtant, si elle ne prend pas une bonne place comme celle-là, elle ne pourra pas payer ma pension au Cheval-Blanc. Jamais son gros Ronan n'augmentera assez ses gages pour cela.

—Je lui en dirais bien un mot, d'autant mieux que le régiment s'en va, et que ce sera tout de même bien embêtant de n'avoir plus personne à qui parler du pays.

—Ah ! cela me serait bien égal, dit Mathurin.

—Pas à moi, pas à moi.

—Eh bien ! Guillaume, va de l'avant. Tu ne risques rien, toi. Moi, si je lui disais un mot comme cela qui la méconter, elle m'enverrait faire des sabots, ce que je ne veux pas.

—Toi, tu n'aimes pas le pays, dit Guillaume d'un air de mépris. Moi je serais trop heureux d'avoir Faraude en service avec moi, parce que ce serait une payse. Elle me ferait de temps en temps de la bouillie de blé noir, et de la soupe à l'oignon à la mode de St-Cornély, et nous causerions des parents et des amis.

—Eh bien, veux-tu lui dire un mot de tes projets, ce matin ? Elle m'attend.

—Je veux bien, répondit le soldat d'un ton résigné.

—Allons, viens. Seulement laisse-moi amener les choses à ma manière, car avec elle il faut se défier.

Cela dit, Mathurin frappa les trois coups convenus à la porte, et bientôt il entendit la voix de Faraude qui disait :

—Eh bien ! tu t'es fait joliment attendre ce matin, faut croire que tu ne m'apportes pas de bonnes nouvelles.

Tout en parlant elle avait fait tourner la clef dans la serrure, et, poussant le battant de la porte, elle se trouva nez à nez avec le soldat que Mathurin avait poussé en avant.

—TIENS, VOUS VOILÀ ENSEMBLE, DIT-ELLE D'UN TON DE BONNE HUMEUR, je ne savais pas que tu connaissais Guillaume, Mathurin.

—C'est un gars du Courtil, reparti Mathurin, et la connaissance a été vite faite. Il m'avait même chargé d'une commission pour toi ; mais j'ai refusé

de la faire. Si tu ne restais pas à St-Cornély à présent que m'y voilà, j'en serais trop marri.

—Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda Faraude, en regardant alternativement son frère et Guillaume.

—Cela veut dire que Mme la colonelle te fait proposer une place de cuisinière à trente francs par mois, répondit Mathurin ; mais moi je ne veux pas de ça, je ne veux pas rester seul à St-Cornély.

—Tu prends peur trop vite, Mathurin, j'espère bien finir mes jours où je les ai commencés. Est-ce que c'était de la part de votre dame, que vous veniez me parler, Guillaume ?

—Oui Marion, madame ne fait que dire comme ça : Qu'on me donne donc une cuisinière comme cette jolie fille blonde qui tire de l'eau du puits de la cour de la Quenouille.

—Et moi, dame, ça me va au cœur. Car il paraît que le régiment va prendre garnison à Paris, et je vais être bien dépaycé. Pour lors, j'ai dit : Si Faraude voulait gagner de l'argent, c'est là une occasion, car madame n'est pas méchante et laisse ses domestiques bien libres. Quand au colonel, c'est la crème des troupiers. Et comme ça je serais sûr de causer du pays et aussi d'avoir de temps en temps de la bouillie de blé noir, et de la vraie soupe à l'oignon.

—Guillaume, je vois bien où le bât vous blesse, dit Faraude en riant ; mais ce que vous contez là est impossible. Ce n'est pas, ajouta-t-elle avec un brusque hochement de tête, ce n'est pas que je n'aie rien à reprendre dans mes maîtres et qu'il n'y ait jamais eu quelques différents entre nous, mais c'est égal, nous n'en sommes pas là, dame, non.

—C'est bien dommage, c'est bien dommage, dit Guillaume.

Et, faisant le salut militaire, il s'en alla en se dandinant reprendre son poste dans l'antichambre du colonel.

—C'est un brave homme, que ce Guillaume, dit Faraude en attirant Mathurin sous le petit hangar où avaient lieu leurs conférences secrètes, et il y a bien longtemps qu'il me parle de la place du colonel, sans malice et pas dans la mauvaise intention de me soutirer de la mienne ; mais parce que cela lui serait bien agréable d'avoir une payse dans le régiment. Mais ce n'est pas de tout cela qu'il nous faut parler. As-tu été au collège ? As-tu la réponse du Cheval-Blanc ?

Pour toute réponse Mathurin tira de sa poche un calepin graisseux, l'ouvrit et se mit à lire très lentement une série d'articles que Faraude comptait sur ses doigts.

—Mais, dit-elle, interrompant tout à coup son opération mathématique, malgré qu'ils acceptent toutes mes propositions, cela fait que je ne pourrai pas m'en tirer à moins de trente francs par mois. Où est-ce que j'irai chercher cet argent ? c'est le double de ce que je gagne.

Mathurin répondit en prenant un air piteux et malheureux qui agissait toujours sur le bon cœur de Faraude.

—Dans quels chemins est-ce que je me suis engagé ? reprit-elle. On a bien raison de dire qu'il ne faut rien faire sans prendre conseil de plus sage que soi. Après tout, M. Ronan n'avait peut-être pas tort de me contrarier en cette affaire. Car enfin, écoute Mathurin, j'ai fait toutes ces dépenses dans l'intention de te voir porter l'aube et l'étole. Et maintenant que tu refuses de travailler pour le séminaire et que d'ailleurs on ne veut pas de toi, pourquoi veux-tu que je me mette sur la paille pour te donner une instruction qui, bien souvent, envoie les gens en enfer.

—Cette instruction-là me donnera une bonne place, dit Mathurin, qui se contenait pour écouter patiemment les raisonnements de sa sœur qu'il trouvait stupides.

—En es-tu sûr ? Quelqu'un t'en a-t-il donné l'assurance ?

—Mais oui, j'en suis sûr. Je ne vais plus perdre mon temps à étudier le latin, je vais me mettre au chiffre et l'année prochaine je ne serai plus à la charge de personne.

—C'est à savoir, dit Faraude qui paraissait cruellement embarrassée. Le plus sage serait de retourner chez ta mère, je te donnerais de quoi t'acheter des outils et même un beau hêtre, et tu ferais bien aller le commerce des sabots.

—Au diable les sabots ! dit Mathurin à bout de patience, je ne serai point sabotier sachant ce que je sais, et si tu me renvoies à la forêt, je ferai un mauvais coup.

Hélas ! c'était bien là ce que craignait Faraude. Elle n'avait plus affaire à l'enfant en apparence docile, pour lequel elle avait eu de si saintes ambitions.

En ce moment, avec ses yeux ténébreux, ses lèvres crispées, son front ridé, Mathurin lui fit peur, et ce fut avec douceur qu'elle dit :

— Mais puisque je n'ai pas l'argent nécessaire, Mathurin, où veux-tu que je le prenne ?

— Tu peux bien demander à M. Ronan de t'avancer tes gages, et s'il ne veut pas et que tu ne tiennes à rester chez un homme qui m'a accusé d'avoir volé son armoire, dis un mot à Guillaume et tu iras chez le colonel, où, sans te gêner, tu gagneras le prix de la pension. Décide-toi. J'ai déjà perdu du temps au Courtill, il faut que je recommence à travailler demain. Si tu ne veux plus t'occuper de moi, dis-le tout de suite, je m'engagerai, voilà tout.

Faraude réfléchissait. Elle se disait avec angoisse qu'abandonner Mathurin en cette disposition revoltée, c'était beaucoup risquer. Son parti fut pris à l'instant. Elle redemanderait à M. Ronan les trois cents francs d'épargne qu'il lui gardait, et cette ressource servait pour les premiers mois.

— Pourquoi te mettre en colère comme ça, dit elle, jamais la colère n'a fait de bon ouvrage. J'ai ce soir parlé à la maîtresse du Cheval-Blanc, qui me connaît bien, et payer ce que tu lui dois.

— Je ne lui dois rien, dit Mathurin, mon camarade m'avait donné vingt francs. Je lui ai payé ma pension depuis que je mange chez elle. Je ne suis pas un dépensier et je te promets que, passé cette année, je ne te coûterai rien.

— Eh bien, arrange tes affaires, Mathurin, je te donnerai ce qu'il faudra. Il me restera toujours, s'il plaît au bon Dieu, mes deux bras pour travailler. Mais mon Dieu, est-ce que ce n'est pas le coup de midi qui sonne là ? Mon ragoût sera brûlé. Va-t'en, va-t'en, et attends-moi ce soir au Cheval-Blanc.

Là-dessus ils se séparèrent.

Mathurin se glissa hors de la cour, et Faraude courut dans sa cuisine d'où sortait un parfum très âcre.

— Seigneur, dit-elle en courant à son fourneau, le dîner de monsieur va être mauvais et cela lui donnera encore plus d'humeur contre moi. Et alors, comment m'y prendrai-je pour réclamer mon argent ?

(La suite au prochain numéro.)

LA PLACE-D'ARMES

La Place-d'Armes est entièrement transformée et couverte de tentes dans lesquelles sont installées les tables, boutiques, etc., de la grande vente de charité qui a lieu au profit de l'Hôpital Notre-Dame.

C'est tout un événement, et jamais dames patronnesses d'une institution de bienfaisance n'ont été mieux inspirées.

Au point de rencontre des quatre avenues, la fontaine métamorphosée en immense pyramide de fleurs produit un effet ravissant ; aux quatre coins de la plate-forme centrale se trouvent quatre petites tentes, où des gypsies disent la bonne aventure, et sous les tentes principales de charmants et jolies femmes appartenant à la haute société, portant toutes le costume des ambulancières, vendent les mille objets exposés sur les tables.

Cette fête, unique en son genre, mérite, tant par son originalité que par son but, d'attirer l'attention non-seulement des citoyens de Montréal, mais encore des populations de nos campagnes.

C'est le prélude splendide de notre grande fête nationale.

LA CHASSE AU TIGRE

(Voir gravure)

Il y a quelques mois, j'étais à Chittagong, dans l'Est du Bengale. Un matin, un naturel entra dans ma tente et me dit qu'un *bagh* avait été vu dans le village voisin, où il avait tué un ou deux hommes. Les nègres emploient ici différemment ce mot *bagh* pour désigner un tigre, léopard, loup, hyène et même un chat sauvage ; de sorte qu'il était très difficile pour moi de savoir à quoi m'en tenir sur l'espèce exacte de l'animal en question.

J'envoyai un mot à G..., qui commandait un détachement d'infanterie, et nous partîmes à cheval. Le village était situé à cinq ou six milles, et nous rencontrâmes en route, R... chef de la police du district, qui nous dit que l'animal était un tigre et qu'il avait fait feu deux fois sur lui sans résultat.

Nous continuâmes notre route. Nous avions six coups de feu à notre disposition : G..., avait un fusil double, n° 16, R..., une carabine double et moi un n° 12.

Nous proposâmes aux nègres de se disperser en rabatteurs, mais ils s'y refusèrent tout d'abord. Enfin, avec beaucoup de difficultés nous en décidâmes quelques-uns à s'armer de bâtons et à se disperser dans la jungle.

Nous n'avions pas fait un demi mille que G..., apercevant quelque chose dans un fourré, tira au juger. Un rugissement terrible nous apprit que le coup avait porté. L'animal, blessé, s'enfonça dans les champs de bambous en laissant une traînée de sang derrière lui et disparut.

R..., qui était à gauche, s'écria au bout d'une dizaine de minutes : "Le voici," et fit feu. G... et moi tirâmes à notre tour. Le tigre s'élança droit sur R... qu'il renversa et tint un instant sous lui. Ayant encore un coup à tirer, je fis feu à quelques pas. L'animal quitta aussitôt R... et fondit sur moi, me renversa à mon tour et se replongea dans la jungle. J'avais jeté mon fusil.

Nous relevâmes R... qui, blessé au bras gauche, perdait beaucoup de sang.

J'étais désarmé et souffrais aussi d'un coup de griffe au bras droit. G... se trouvait donc le seul homme valide, et la situation était réellement critique quand nous l'entendîmes tirer sa dernière cartouche. Heureusement, le coup avait bien porté, et nous vîmes bientôt les nègres s'approcher du cadavre de l'animal et le frapper de leurs bâtons en lui prodiguant toutes sortes d'insultes.

Nous donnâmes quelques gouttes de cognac à R... qui fut transporté au village, et G... et moi bûmes sur le lieu du combat une bouteille de bière à notre santé réciproque. Puis nous nous mîmes en route précédés du cortège qui transportait notre ennemi.

Après tout, ni R... ni moi n'étions gravement blessés. Aucun organe essentiel n'était atteint, et notre guérison n'était plus qu'une affaire de temps. Il est heureux cependant que le tigre ait saisi mon fusil d'abord, car je ne sais si je m'en serais tiré autrement. J'en fus quitte pour écrire de la main gauche pendant quelques semaines.

Quatre nègres avaient aussi été blessés, et deux d'entre eux moururent, je crois, à l'hôpital.

Le tigre était petit et avait huit pieds de longueur. Sa robe, splendidement barrée me sert aujourd'hui de descente de lit.

R. DE MARCY.

LA FAMILLE

La famille offre mille charmes à l'épouse qui les y cherche et surtout si on les compare aux vains plaisirs dont on jouit au milieu du tourbillon du monde. Ici tout est réel, tout est selon le cœur et la raison ; là, tout est inutile, factice et ne peut laisser à l'âme que d'importuns souvenirs, que de trompeuses illusions, dont l'esprit ne saurait jamais se nourrir sans danger, et ne sont propres qu'à nous éloigner des occupations qui nous conviennent et de la pratique des vertus qui nous gagnent le cœur de ceux que nous aimons. La femme est destinée à s'occuper sans cesse du bonheur de tout ce qui l'entoure. C'est de son mérite, de ses prévenances, de la sûreté comme de l'agrément de son caractère que dépend d'abord la félicité de ses parents, et ensuite celle de son époux. Les charmes extérieurs qu'il trouve en elle reçoivent, il est vrai, son premier hommage ; mais si elle ne savait qu'être belle, elle n'obtiendrait de lui qu'un sentiment passager.

Pour conquérir toute son affection et sa confiance, il faut qu'elle possède des avantages que le temps ne puisse détruire ; il faut que, sans chercher à briller par l'esprit, elle s'efforce de lui être toujours agréable, qu'elle étudie ses goûts, qu'elle paie à la vertu le premier tribut d'admiration, qu'elle s'associe à ses joies, le console dans ses revers, qu'elle soit enfin sa meilleure, sa plus constante amie.

Comme mère de famille, la mission de la femme ici-bas est encore plus sacrée, car c'est presque toujours de l'éducation et des exemples qu'elle donne à ses enfants que dépend leur avenir ; c'est d'elle qu'ils doivent apprendre à pratiquer tous les devoirs que la religion et la société imposent ; et ces devoirs elle ne saurait les étudier au milieu des vains prestiges du monde.

Elle ne doit jamais chercher que les plaisirs purs

que lui offre l'intérieur de la famille. La vie de la femme, cette vie toute d'amour, d'abnégation et de sacrifices, ne doit être que là ; que l'obscurité dont elle s'environne prête un nouvel éclat à ses vertus.

Heureuse, oui, mille fois heureuse une mère qui peut graver de telles leçons dans le cœur de ses enfants, et leur montrer les dangers du monde et les écueils qu'ils peuvent y rencontrer.

Heureuse l'épouse, si unissant l'esprit aux qualités extérieures, elle sait parler à l'âme de son mari, l'élever, l'épurer, le grandir sans qu'il puisse jamais croire qu'elle a connaissance de ses erreurs, car l'homme fuit instinctivement celui qui n'a pas craint de le faire rougir. Je le répète : la femme à une grande tâche en ce moment ; elle doit s'oublier elle-même et consacrer au bonheur de ceux qui l'entourent toutes les facultés, tous les moyens dont la nature l'a douée, sans quoi sa mission sur la terre n'est qu'imparfaitement remplie.

Beaucoup de jeunes filles inconsidérées pensent avoir tout fait lorsqu'elles ont consenti à changer de nom, et ne se doutent pas à quoi les engageant cette communauté d'existence qu'elles acceptent. Le mariage est un état grave où l'on ne saurait apporter trop de réflexion. Se reposer sur sa jeunesse, sur ses agréments extérieurs pour y trouver une félicité durable, est une grave erreur. Heureuses les femmes chez lesquelles la pensée et le cœur, guidés par un esprit éclairé, sont tournées de bonne heure vers le côté grave de la vie ! Leurs idées s'élargissent et franchissent heureusement cette barrière qu'une éducation trop frivole apporte à leur perfectionnement.

O. DE M.

UNE VILLE INSTANTANÉE

Mac-Gregor, située à 150 milles à l'ouest de Tyler et à 30 milles de Waco au Texas, a été fondée en quelques heures, on peut dire dans l'espace d'une journée. En 1881, l'emplacement de la nouvelle cité était choisi, un beau matin, au croisement des chemins de fer du Gulf-Colorado-Santa-Fé et Texas-Saint-Louis ; le lendemain accouraient des *settlers* de toute la contrée avoisinante ; les terrains étaient divisés en lots avec tracés de rues et de places, et la vente s'en effectuait avec une promptitude incroyable, chaque lot s'adjudgeant en une minute et demie. 442 lots, comprenant 300 acres, furent ainsi vendus successivement. En même temps apparaissaient sur la prairie de grands chariots qui portaient des maisons en bois mobiles.

Dès le second jour de la prise de possession par les colons, douze maisons étaient en place ; ailleurs, on campait sous la tente. Au bout de deux mois, Mac-Gregor comptait 170 maisons pour une population de 300 âmes. Un mois plus tard on y publiait un journal, le *Plaindealer*. Depuis, Mac-Gregor s'est agrandi ; on y a construit des gares, des dépôts, divers établissements, et la jeune cité, devenue prospère, exporte au loin ses produits.

PENSÉES

Lorsque vous voudrez faire un ami, pensez à le bien choisir ; voyez s'il est homme de bien, parce que sans la vertu point de véritable amitié.

BERNARD LOMES.

Il en est du bonheur comme des montres : les moins compliquées sont celles qui se dérangent le moins.

CHAMFORT.

Il y aurait de quoi faire bien des heureux avec tout le bonheur qui se perd dans le monde.

LEVIS.

Celui qui ferme l'oreille au cri du pauvre criera un jour vainement.

SALOMON.

L'homme absurde est celui qui ne change jamais.

VICTOR HUGO.

Vouloir oublier quelqu'un c'est y penser

LA BRUYÈRE.

Entre messieurs de l'orchestre au théâtre :

— Mais, admirez donc, mon cher ami, la belle Mme G... ! Quelle pureté de lignes !... quels cheveux !... et surtout quel teint !...

— Ne m'en parlez pas !... C'est mieux qu'un teint, c'est une teinture !...

Compagnie de Navigation de Laprairie

1884.  1884.

Le et après LUNDI, le 19 Mai, jusqu'à avis contraire,

Le Vapeur "LAPRAIRIE"

CAPT. DEMERS,

partira aux heures suivantes autant que possible (les dimanches et fêtes exceptés):

De LAPRAIRIE	De MONTREAL
6.00 A.M.	7.00 A.M.
8.30 A.M.	12.00 A.M.
1.30 P.M.	4 P.M.
5.30 P.M.	6.15 P.M.

LES DIMANCHES ET FÊTES:

De LAPRAIRIE	De MONTREAL
8.30 A.M.	2.00 P.M.
5.00 P.M.	6.00 P.M.

J. BROUSSEAU,
Directeur-Gérant.

DR. J. LEROUX,

2445, RUE NOTRE-DAME,
MONTREAL.

L'administration du "MONDE ILLUSTRÉ" est en état de procurer tous les numéros depuis le commencement, à ceux qui désireront conserver la série.

DR. H. E. DESROSIERS,

70 RUE ST. DENIS,
MONTREAL.

AUX

MARCHANDS de la CAMPAGNE!

Nous invitons les marchands de la campagne à ne pas manquer de venir visiter notre immense assortiment, à leur prochain voyage à Montréal.

Ils trouveront à notre magasin des avantages que ne peut leur offrir aucune autre importation.

Notre assortiment est si complet que, pour se procurer les marchandises qu'on peut choisir sans sortir du magasin, il leur faudrait visiter au moins dix magasins en gros.

Nous importons toutes nos marchandises directement d'Europe, et à cause de notre double commerce de gros et de détail, nous pouvons fournir aux marchands de la campagne des marchandises mieux assorties qu'aucune autre maison de Montréal.

N'achetez pas des commis voyageurs. Choisissez vous-mêmes vos marchandises dans le meilleur stock qu'on puisse voir, et vous serez certains d'avoir toujours entière satisfaction.

Nous séparons les pièces et les douzaines sans changer les prix du gros.

Termes faciles et escomptes libéraux.

DUPUIS FRÈRES,

Coin des Rues STE-CATHERINE et ST-ANDRÉ,
MONTREAL.

"L'ALBUM MUSICAL,"

JOURNAL MENSUEL,

Contient seize pages de musique et huit pages de texte tous les mois.

PRIX : \$3.00 PAR ANNÉE.

Envoyez 25 cents pour un numéro échantillon à

A. FILIATREULT & C^{ie},
(Boîte 325.) 25, Rue St-Gabriel.

GRANDE KERMESSE

AU PROFIT DE

L'HOPITAL NOTRE-DAME.

AVIS.

Les Dames Patronnes de cet œuvre désirant compléter leur organisation pour le 15 de ce mois, prient les personnes généreuses qui désirent y contribuer par des dons ou des ouvrages, de vouloir bien les faire parvenir le plutôt possible, soit aux Dames présidentes des tables, soit à l'Hôpital même.

L. L. THIBEAUDEAU,

Présidente.

Montréal, Mai, 1884.

LE SIROP DE GOMME DE SAPIN
COMPOSÉ du Dr. F. J. DEMERS

possède en vérité des propriétés tout-à-fait extraordinaires pour la guérison des rhumes. Des individus toussant depuis des années ont été guéris; des asthmatiques ont été guéris; des enfants ayant la coqueluche depuis des mois ont été guéris. Les rhumes ordinaires sont guéris en quarante-huit heures. Essayez-en une bouteille et vous serez convaincus de son efficacité.

En vente chez tous les pharmaciens et épiciers.

Exigez le nom du Dr. F. J. Demers sur l'enveloppe de la bouteille. Tous les marchands qui désirent se procurer ce sirop doivent s'adresser à la Pharmacie Notre Dame.

No. 215 RUE NOTRE-DAME,
MONTREAL.

19535

PRIMES

OFFERTES PAR

"LE MONDE ILLUSTRÉ"

Chaque exemplaire du "MONDE ILLUSTRÉ" porte un numéro spécial pour le tirage, imprimé en Encre Rouge.

Désireux d'atteindre une grande circulation dès le début de notre publication, qui est le seul journal illustré du Canada, nous offrons en PRIMES à nos lecteurs le montant total de nos annonces, soit \$200 par mois.

La distribution de ces PRIMES sera faite par tirage et dans l'ordre suivant:

Le 1er numéro sortant aura droit à	\$50.00
Le 2e — — — — —	25.00
Le 3e — — — — —	15.00
Le 4e — — — — —	10.00
Le 5e — — — — —	5.00
Le 6e — — — — —	4.00
Le 7e — — — — —	3.00
Le 8e — — — — —	2.00
Les 86 derniers Nos. à \$1 chaque	86.00

En tout 94 PRIMES représentant \$200.00

Le premier tirage se fera lundi, le 9 JUIN prochain, dans la salle VICTORIA, au dessus du Club Jacques-Cartier, No. 582, RUE STE-CATHERINE.

Le public choisira parmi les personnes présentes celles qui surveilleront le tirage. Inutile d'ajouter que l'honnêteté la plus stricte y présidera.

Ainsi, nous pouvons assurer que 1,128 abonnés ou acheteurs de notre journal auront l'avantage de gagner chaque année depuis \$1 jusqu'à \$50. Nous prions donc tous nos lecteurs de conserver avec soin chaque numéro jusqu'au tirage. La liste des numéros sortis sera publiée immédiatement après le tirage.

BERTHIAUME & SABOURIN,

J. A. RODIER, Gérant.

PROPRIÉTAIRES.

BUREAU: 25, Rue St-Gabriel, Montreal.

BAZILE DAVID,

MAGASIN DE CHAUSSURES,

565, RUE SAINTE-CATHERINE,
MONTREAL.

MATHIEU FRERES,

Marchands de Vins,

No. 83, RUE SAINT-JACQUES,
MONTREAL.

AVIS

Ayant uni le matériel d'imprimerie de la Cie d'Imprimerie Canadienne à la Lithographie de GEO. J. GEBHARDT & Co., nous continuerons à exécuter sous les plus brefs délais toutes sortes d'ouvrages en

Typographie et Lithographie

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie

GEBHARDT & BERTHIAUME,

No 30, rue St-Gabriel, Montréal.

DUHAMEL & LEMIEUX,

Encanteurs et marchands à commission.

527—RUE SAINTE-CATHERINE—527,
MONTREAL.

LA COMPAGNIE DE

PAPIER ROLLAND

Fabrique à Saint-Jérôme, P. Q. Bureau principal: A. Montréal, rue Saint-Vincent, 12 et 14, chez J. B. ROLLAND & FILS.
Papier blanc de toute espèce.

UNE CHOSE

Que personne ne doit perdre de vue.

C'EST LA

GRANDE LOTERIE

—DE—

J. B. LABELLE,

QUI DONNE

A TOUTE PERSONNE DES BILLET

Avec lesquels on gagne de

BEAUX OBJETS

—AUSSI—

N'oubliez pas d'y aller

PREMIÈRE COMMUNION

Beau Cachemire Blanc, 50c, 75c, \$1.

Bel Alpaca Blanc, 25c, 30 et 40

Bas en Soie, Blanc, Bon marché.

Gants en Soie Blanc, Bon marché

Bas en Fil Blanc, Bon marché.

Gants en Fil Blanc, Bon marché

Beaux Voiles Braidés, \$1.50 à \$5.00.

Nous avons ouvert nos TWEEDS nouveaux que nous vendons à grande Réduction: 50, 60, 70, 80, 90, \$1. UN CHOIX MAGNIFIQUE.

NOS

ÉTOFFES A ROBES

ET NOS

GARNITURES NOUVELLES

SE VENDENT BIEN VITE.

VOYEZ NOS

CACHEMIRE NOIR

ET NOS

Crêpes en Coupon

Ce sont des valeurs exceptionnelles.

MATHIEU & GAGNON

105, RUE NOTRE-DAME

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, Editeurs-proprétaires. Bureau: Rue Saint-Gabriel, No. 25, Montréal.

J. A. RODIER, Gérant